

UCLA

Paroles gelées

Title

Violence sociale et usages de la représentation: le rôle du livre biographique dans L'Emile de Rousseau

Permalink

<https://escholarship.org/uc/item/3t1537c9>

Journal

Paroles gelées, 24(1)

ISSN

1094-7264

Author

Revel, Ariane

Publication Date

2008

DOI

10.5070/PG7241003183

Peer reviewed

Violence sociale et usages de la représentation: le rôle du livre biographique dans l'*Emile* de Rousseau

Ariane Revel, Ecole Normale Supérieure

Quel est le rôle des représentations dans la formation et l'entretien des relations sociales? Comment se fait-il que cela même qui est la condition de l'accès à autrui—la représentation—mène aussi à la violence? Cette question traverse toute l'œuvre de Rousseau; ses ouvrages se penchent encore et toujours sur la question de la relation droite et de la relation pervertie entre individus, du désastre social, comme résultats des jeux de pouvoirs, et de la transparence impossible.¹

Parce que Rousseau revient de façon obsessionnelle sur les représentations qui libèrent et les représentations qui aliènent, sur le fil ténu qui sépare l'idée de l'autre de la perte de soi, sur les médiations qui permettent de fonder une société, mais la transforment dans le même temps en pure violence, il effectue une tentative exemplaire pour penser le rapport entre violence, désastre, et crise de la représentation.

Ce dont je voudrais ici parler, c'est de l'usage des représentations, comme source de la violence interpersonnelle et remède à cette violence, que Rousseau présente dans le livre IV de l'*Emile*. En effet, au-delà l'exégèse de la pensée de Rousseau, l'usage que nous pouvons faire aujourd'hui de ses cadres d'analyses, dans ce passage précis, en particulier pour ce qui regarde la conception éthique des représentations littéraires, et leur rôle de médiation entre individus, me paraît important.

La représentation a une place capitale pour Rousseau car elle est la faculté par excellence qui permet la vie sociale, celle qui est à l'articulation de soi et de l'autre, du particulier

et du commun. Avant de parler de “représentations” au pluriel, il convient en effet de considérer que pour Rousseau, c’est par *la* représentation que l’homme dépasse, dans la fiction de l’état de nature, le simple usage du monde à ses fins propres pour avoir accès à autrui, et à soi-même par le biais d’autrui.² Ce dépassement, c’est la faculté de se représenter les choses et les êtres, d’en avoir une image mentale qui peut être objet de réflexion, de comparaison, de jugement, et en particulier de jugement moral.

Or cette faculté relationnelle est d’emblée, dès les premiers textes de Rousseau, et surtout dans le *Discours sur l’origine de l’inégalité*, une faculté essentiellement ambiguë sur le plan de la santé morale. En effet, ce que Rousseau constate, c’est comment la faculté de se représenter autrui, et de se considérer comme l’objet des représentations d’autrui, qui est nécessaire dans l’ensemble de la vie sociale, transforme irrésistiblement les rapports sociaux en pur jeu de miroir.³ La représentation, par le biais des représentations, devient le support d’une violence sociale, celle qui consiste à imposer à l’autre l’apparence de son pouvoir.

Ce qui nous intéresse ici, c’est que Rousseau tente de contrer cet état de choses en élevant dans l’*Emile* un homme qui ne soit pas sujet à cette violence, à cette ambivalence de la représentation. En effet, le projet du gouverneur, c’est d’élever un enfant, puis un homme, conforme à la nature, c’est-à-dire qui réplique dans son développement l’évolution supposée de l’humanité, mais dans un ordre pensé pour éviter les écueils de cette évolution, comme le passage apparemment inévitable de la socialisation à la violence sociale. Ce que nous tenterons ici, c’est de voir précisément comment le gouverneur conduit une socialisation réussie de son élève, comment il le fait passer sans dommage de l’état d’enfant sans liens affectifs particuliers, qui “aime sa soeur

comme sa montre” (336),⁴ à l’homme à qui rien d’humain n’est étranger, en lui évitant de rentrer dans le jeu violent des représentations telles qu’elles s’imposent à l’individu dans la société contemporaine. Ce moment fait intervenir une sorte de thérapeutique de la représentation dans sa formation même, destinée à la garantir contre ses déviations naturelles; cette thérapeutique d’assainissement de la représentation passe par les livres, dont Emile, âgé de quinze ans, avait jusque-là été presque totalement écarté.

I. La représentation comme faculté sociale, ou le nécessaire jeu de miroir

Afin de comprendre comment fonctionne une représentation normale et une représentation déviante, il faut revenir d’abord très rapidement aux premières manifestations de la capacité de l’homme à former des représentations: c’est ce qui va servir de base à la démarche de l’*Emile*.

Dans l’état de nature, modèle hypothétique dont Rousseau se sert pour rendre compte des mécanismes de l’homme actuel, la représentation comme faculté trouve son premier emploi dans la pitié, première qualité relative de l’homme, parce que c’est ce modèle de relation qui va fonder les autres affects.

Cette qualité naturelle repose sur la capacité à s’imaginer souffrant *comme* l’individu qu’on voit souffrir. Cette capacité d’imagination comprend un double processus. D’un côté, on a un processus d’identification, c’est-à-dire que la pitié consiste à sentir l’autre et soi-même comme le même. La répugnance de l’homme à voir souffrir le vivant en général, et l’homme en particulier, nécessite une reconnaissance du même en l’autre. Mais dans le même temps, la pitié est un affect de la différence: en effet, il n’est

possible d'éprouver un sentiment de pitié que dans la mesure où ce sentiment est un sentiment envers celui qu'on sent puis qu'on sait plus faible que soi.⁵

Ce qu'il est important de voir ici, c'est comment *toute* relation se fonde entre êtres de même nature. La pitié nous renseigne sur le fonctionnement des affects en général: l'affection par autrui est toujours une affection par le commun et par le singulier qui spécifie ce commun. Être affecté, c'est acquérir une représentation de l'autre comme semblable et différent, et acquérir une représentation de soi en différence de cet autre. Alors que la sensation de soi portant à la conservation⁶ n'était qu'un usage immédiat du monde lié au besoin, les relations font appel à des représentations dans la mesure où elles nécessitent la comparaison, et où elles génèrent donc des notions communes, toujours à partir de l'examen des similarités et des différences particulières.

Mais, presque aussitôt qu'il y a relation, il y a crise de la relation. En effet, avec la socialisation de l'homme, une foule de nouveaux affects naît, tous fondés non pas sur la pitié mais sur le principe même de la pitié, à savoir la représentation de soi et de l'autre comme singuliers à partir du commun. Or, très vite, ce sentiment premier de la différence au sein de l'identité dégénère, au fur et à mesure que les représentations comparatives s'affinent, et chacun veut être le premier et le plus admiré.⁷ La représentation devient le principe d'un jeu où chacun se perd dans le regard de l'autre, où chacun se veut supérieur et se subordonne pourtant au jugement de celui qu'il considère en réalité comme son inférieur.

C'est alors le rapport du même et de l'autre qui est perverti. Les représentations ne sont plus fondées sur une sensibilité humaine bien assurée qui s'incarne de façon

singulière en chacun pour chacun, mais dans une aliénation au regard de l'autre. L'individu n'est plus sa propre mesure, autonome; il se rend à une mesure toute relative. C'est cela qui génère la violence des rapports sociaux. La représentation est devenue de la pure différence, du pur rapport, abstrait. Les représentations produites et acceptées deviennent un enjeu capital dans la sphère sociale, car on n'est plus que ce qu'on est reconnu être, tandis que l'individu lui-même, comme la sensibilité naturelle, se perd.

II. Eviter la violence sociale: acquérir des représentations saines

Telle est donc la société telle que Rousseau la décrit, du moins dans les villes: "gouffre,"⁸ puisqu'elle désoriente et perd tout sens moral véritable à l'intérieur de ce labyrinthe de l'apparence. Or c'est précisément dans ce monde que le gouverneur doit introduire son élève, dans le quatrième livre de l'*Emile*, afin d'en faire un homme véritable, c'est-à-dire un homme en relation avec les autres hommes. La question va donc être de savoir comment socialiser Emile sans le perdre, comment l'exposer à la relation sans qu'il perde son statut d'individu autonome.

En effet, Emile, dans les trois premiers livres, a grandi de la façon la plus conforme à la nature possible, c'est-à-dire à l'autonomie; l'amour de soi et une pitié intuitive le gouvernent, "comme" l'homme naturel. S'il a acquis des connaissances nombreuses sur la nature et sur les techniques, il n'a pas de représentations concernant les autres hommes: il ne se compare pas à autrui, et n'imagine pas être comparé. La conclusion du livre III résume le rapport d'Emile aux autres, juste avant la puberté:

En un mot Emile a la vertu de tout ce qui se rapport à lui-même. Pour avoir aussi les vertus sociales, il lui manque uniquement de connaître les relations qui les exigent, il lui manque uniquement des lumières que son esprit est tout prêt à recevoir.

Il se considère sans égard aux autres et trouve bon que les autres ne pensent point à lui. Il n'exige rien de personne et ne croit rien devoir à personne: il est seul dans la société humaine, il ne compte que sur lui seul.
(324)

Mais quand vient enfin le moment de la socialisation, rendue nécessaire par l'évolution de la sensibilité qui vient naturellement selon Rousseau avec l'adolescence, comment s'y prendre pour qu'Emile échappe au désastre social des représentations? Le gouverneur donne à Emile des livres, et plus précisément des histoires, des narrations.

Jusque-là le rapport d'Emile aux livres avait été extrêmement restreint, et Rousseau proclamait encore dans le livre III: "Je hais les livres" (290), parce que les livres donnaient à l'enfant l'idée de choses qu'il ne pouvait pas sentir. Emile sent désormais, et les livres deviennent le médium qui permet l'acquisition de représentations morales droites; c'est en leur sein qu'Emile apprend à connaître un monde auquel on ne peut plus le soustraire.

Cette nécessité du livre est à rapporter au projet de Rousseau qui est de faire à la fois sentir à Emile l'essentielle bonté de l'homme et le caractère malade de la société contemporaine,⁹ en lui faisant acquérir des normes morales par l'observation. Or ce projet produit deux difficultés. En critiquant les hommes aussitôt entré dans la société, Emile risque de se prendre au jeu de la dépréciation facile, ce qui produirait l'inverse de l'effet recherché. Mais éduqué par

maximes générales loin des hommes, Emile se verra confronté une abstraction intellectuelle qui ne lui parle d'aucune manière, car la distance entre ce qu'il sent et les idées reçues du dehors est trop grande. La critique de la généralité dans l'apprentissage est coutumière à Rousseau, mais la critique de la particularité est due à la matière propre dont il s'agit, puisque cette matière risque d'absorber celui qui l'étudie dans son propre mécanisme, de la façon analogue à celle par laquelle l'homme naturel succombait naturellement à la relativisation des individus.

La méthode adoptée va donc être une méthode inductive, mais ordonnée, pour contrer ce double risque: il faut permettre à Emile de se forger des représentations préalables à son entrée concrète dans la société, des représentations suffisamment éloignées de son intérêt propre pour éviter qu'il ne soit corrompu par l'exercice de jugement même auquel il se livre.¹⁰ Ces représentations-cadres vont le prémunir contre la relativisation de l'individualité. C'est dans les livres d'histoire qu'Emile va acquérir ces représentations premières qui vont être une connaissance principielle, préalable à toutes les autres, de l'homme.

Le but ici est de former une sorte de filtre entre ce qu'Emile va observer bientôt, et les représentations qu'il va s'en former, par le biais d'autres représentations. Ces représentations médiates sont tirées des livres les plus proches de la nature, et ont donc le double avantage de l'éloignement et de la présentation de cas véridiques. Emile forme son jugement en l'exerçant de loin; il forme les cadres de ses représentations par l'intermédiaire des livres.

Que se passe-t-il en effet quand Emile lit des récits historiques? Il voit des actions, et il forme des jugements. Ces jugements sont en partie dépendants de son jugement, de sa conscience naturelle,¹¹ et en partie de l'exercice de

commentaire qu'il effectue avec son gouverneur. En lisant, en observant sans y prendre part des actions qui pour la plupart sont des actions nobles (non au sens social, mais au sens de ce que dicte la conscience), il adopte des normes morales; il devient apte à évaluer une action; il favorise aussi l'habitude de la réflexion contre l'emportement des passions. Actions nobles donc qui deviennent l'étalon de toute action actuelle; mais l'intérêt de ces livres proches de la nature que sont les livres historiques (et Rousseau insiste lourdement dans la section sur le choix des auteurs sur ce problème) est qu'ils montrent dans le même personnage la grandeur et la mesquinerie, l'action droite et l'erreur, ainsi que leur contexte. En contexte noble – préservant d'un cynisme prématuré –, Emile apprend aussi quelles sont les petites des hommes; il forge aussi des habitudes de jugement quant au comportement des autres et au sien propre; il apprend les possibilités réelles de la nature humaine. L'histoire et en particulier l'histoire ancienne, montre l'homme tel qu'il est et tel qu'il se montre: elle montre des comportements sociaux dans leur vérité.

C'est ainsi que Rousseau prend l'exemple de Turenne. Il juxtapose deux anecdotes:

Un jour d'été qu'il faisait fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veste blanche et bonnet étoit à la fenêtre de son antichambre. Un de ses gens survient et (...) le prend pour un aide de cuisine avec lequel ce domestique étoit familier. Il (...) lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit en frémissant le visage de son maître. (...) *“Monseigneur j'ai cru que c'étoit Georges! Et quand ç'eut été Georges,”* s'écrivit Turenne en se frottant le derrière, *“il ne falloit pas frapper si*

fort!” [et...] Songe que c’est le même Turenne qui affectoit de céder par tout le pas à son neveu, afin qu’on vit bien que cet enfant étoit le chef d’une maison souveraine. (367-68)

Ces deux anecdotes mêlent les registres sociaux et les registres moraux; la première permet de voir l’humanité—comme réfutation de l’essentialisation des rapports sociaux—dans un contexte trivial; la seconde sacrifie l’ordre naturel (ici l’âge et la raison) à une convention sociale peu justifiée en fonction d’un orgueil propre, faisant jouer les jeux de représentations sociales, dans un contexte qui semble noble. Le travail d’Emile est d’abord de distinguer en conscience ce qui est réellement noble de ce qui ne l’est pas. L’étape suivante est celle de la comparaison des actions – ici effectuées par le même individu – et la compréhension de ce qui les commande, et de la légitimité de ce commandement; il faut voir à quels types d’ordres Turenne se soumet, dans quels contextes, avec quelles contradictions, et apprendre à discerner le fond de l’apparence. Ici on remarque que c’est l’action réellement noble qui est la plus détaillée, tandis que l’autre est là en contrepoint, en exemple des contradictions portées par les représentations sociales.

En un mot, ce que fait Emile quand il lit des livres d’histoire, des livres qui racontent des comportements authentiques, c’est qu’il se dote d’un ensemble de paradigmes, d’actions auxquelles il peut rapporter les actions présentes. Il se dote d’un ensemble de cas-références qui vont lui servir à juger, et à agir. Le problème du cas est capital dans la mesure où c’est le seul moyen de forger, pour Rousseau, des représentations efficaces moralement. Ces cas sont les premiers à informer son esprit; Emile y est sensible, car il s’agit d’un type de réalité nouveau pour lui, et qui

correspond à son âge: ils deviennent à proprement parler des cadres cognitifs. La lecture, par l'observation des expériences particulières, permet des points de comparaison fixes, mais non généraux. Rousseau casse le modèle classique de l'exemplarité, dans la mesure où ce qui l'intéresse n'est pas l'action typique, mais l'action dans sa particularité: son exemple est toujours un cas, qui sert de cadre, mais où le processus de reconnaissance du même se fait toujours en différence; cet élément est capital à l'économie de son éthique littéraire.

Il s'agit donc de faire voir à Emile des actions qu'il ne peut que juger sans y prendre part—préservant l'éloignement—et en même temps de lui faire voir cela à travers des cas concrets, des histoires singulières—évitant ainsi de tomber dans des généralités abstraites, et préservant les voies naturelles de l'accès de l'homme à son semblable.

III. L'utilisation de la narration comme mode d'influence de singularité à singularité

Les livres d'histoire—à la différence des romans qui flattent la sensibilité passionnelle plus qu'ils ne forgent la sensibilité en exerçant le jugement—sont donc des réservoirs de références concrètes, de cas. Cependant, il faut aussi remarquer que Rousseau privilégie un type d'histoire, la "vie," le récit total de vie.¹²

Nous en venons ici à la grande spécificité de Rousseau dans le traitement de l'acquisition de ces représentations. En effet, l'apprentissage de l'humanité, l'apprentissage de la relation, passe ici par l'observation, par un individu fortement singularisé, et singularisé d'abord par le jugement qu'il exerce, d'autres individus pris dans la totalité de leur singularité, c'est-à-dire dans les moindres détails de leurs actions. Mais ces individus sont aussi dans l'extension

maximale de leurs actions, dans la durée de leur vie. Rousseau (et il suffit ici de penser aux *Confessions*) porte une très haute importance à l'observation de vies dans leur ensemble.

L'intérêt du récit de vie est qu'il permet une opération particulière dans l'acquisition de ces représentations saines, qui est la compréhension qu'une vie d'homme forme un tout qui a sa propre valeur objective, indépendamment de la réputation, de la position sociale, de l'ensemble des jeux de pouvoirs qui morcellent l'identité en l'aliénant. Le cas biographique permet de ne jamais perdre de vue le caractère unique de chaque individu, qui peut être jugé, mais jugé comme un individu résidant en lui-même. Il n'a pas à être imité, il a à influencer la conception qu'a le lecteur, lui aussi individu singulier, de la vie humaine et des rapports interhumains, intersinguliers. La "vie" n'est pas un objet d'identification chez Rousseau, mais un point de comparaison et de retour sur soi-même. L'utilisation du récit "en troisième personne"¹³, de la vie d'un tiers objectivée dans un récit, permet donc pour ainsi dire des vies parallèles; en lisant la totalité de la vie d'Alexandre, le lecteur rousseauiste n'est pas absorbé dans la vie d'Alexandre, ne s'identifie pas à Alexandre à proprement parler, et ne risque pas d'entrer dans une relation de rivalité avec Alexandre; en revanche il prépare des cadres d'analyse pour sa propre vie, et pour celle de ses contemporains. En effet, la forme littéraire de la "vie" permet de fonder toute action dans une singularité indivisible, et ainsi permet de préserver de la pensée de la relation comme pur réseau. La "vie" permet donc de court-circuiter la déviance naturelle de la relation en l'instituant entre individus affirmés.

Ce lien, pour Rousseau, de la singularité biographique et du rôle éthique des représentations est corroboré par ce qui

est l'unique usage du livre antérieur à la formation des représentations morales. Dans le livre III, le gouverneur concède en effet à l'enfant un seul livre: le *Robinson Crusôë* de D. Defoë, qui va jouer ce rôle d'influence de singularité à singularité, dans le monde pré-moral (291-92).

Que se passe-t-il quand Emile lit *Robinson Crusôë*? Il apprend ce qu'est une vie d'homme qui n'a que ses mains pour vivre, il apprend ce que c'est que de ne pouvoir compter que sur soi-même. Ce que Rousseau vise, ce n'est pas le fait qu'Emile s'identifie à Robinson, se plonge dans le livre comme dans une autre vie, ou même tente d'imiter Robinson, ce que ferait un enfant qui tenterait de construire sa propre cabane en référence à son héros. Ce qui est visé, c'est que Robinson soit un modèle dans le sens très particulier que nous avons dégagé plus haut, c'est-à-dire qu'Emile se réfère à Robinson comme à un exemple de ce qu'il est possible de faire par soi-même: Robinson devient un point de comparaison constant dans sa propre manière de transformer le monde. Dans la sphère du rapport au monde, et non plus du rapport aux autres, Robinson est l'équivalent des exemples moraux du livre IV: ce que comprend Emile de ce livre, de cette vie entière passée à s'appropriier son île, c'est purement un exemple (cas) de l'autonomie possible qu'il est en train d'acquérir. Cet exemple devient accessible par la narration, comme vie parallèle, qui n'empiète pas sur l'autonomie d'Emile, et qui le façonne par simple influence. Ainsi, le seul usage pré-moral du livre a pour but le même type de processus: il ne s'agit pas ici de juger Robinson—au sujet de qui il n'y a rien à juger tant qu'il est seul au monde—mais d'acquérir une représentation des manières humaines, permettant l'analogie et la critique à son propre usage.

Je veux qu'il s'inquiète des mesures à prendre si ceci où cela venait à lui manquer, qu'il examine la conduite de son Héros; qu'il cherche s'il n'a rien omis, s'il n'y avait rien de mieux à faire; qu'il marque attentivement ses fautes, et qu'il en profite pour n'y pas tomber lui-même en pareil cas. (291)

Dans le même temps bien sûr, Robinson est aussi une figure de l'autonomie individuelle, de celui qui, par force, garde l'assise du jugement et de l'action en lui-même, et dans ce sens prépare l'usage des vies comme référents moraux.

Pour revenir au livre IV, on a donc un cas assez spécifique de conception de l'efficacité poétique du biographique: ni identification, ni méditation des hauts faits exclusivement, la lecture de vie permet de se recentrer sur l'homme tel qu'il est et tel qu'il se montre, pris dans les rapports, mais jugé pour lui-même. Rousseau ne perd jamais de vue que la vie comme ensemble d'action est d'abord fondée en elle-même, non relative, et qu'elle a à être abordée du point de vue de la totalité formée par le sujet individuel—conformément à son anthropologie.

En réalité, et de façon plus précise encore, on peut même dire que deux éléments fonctionnent au sein de la "vie" entendue comme modèle: nous dirons qu'il y a un élément paradigmatique, et un élément exemplaire qui se rapporte au cas. L'élément paradigmatique est l'élément le plus classique, au sens propre, celui qui est le plus proche par exemple de la tradition aristotélicienne¹⁴: c'est celui qui concerne l'observation des actions. C'est le plus classique parce qu'il renvoie à l'observation d'actions prises dans une situation précise, mais analogues à d'autres actions possibles; par exemple, le cas de Robinson est de cet ordre, dans sa plus grande partie. Rousseau modifie cette notion de

paradigme pour l'appliquer à la vie dans son intégralité, à la vie comprise comme une succession complète d'actions, et intelligible seulement dans ce cadre, mais il reste que si l'action doit d'abord être comprise comme action singulière, on peut lui rapporter d'autres cas comme à un modèle référent.

L'élément exemplaire est plus original dans la mesure où il s'agit d'influer sur la sensibilité par ce qui n'est justement pas susceptible de devenir un paradigme, par ce qui est irréductiblement singulier. L'exemple ici, c'est précisément ce qui dans le cas est seulement susceptible d'être montré comme une particularité non transposable. L'exemple de Turenne que nous avons utilisé fait jouer à plein ce registre: en effet, ce qui est ici privilégié, ce n'est pas ce à quoi l'on pourra comparer, mais la pure anecdote, le pur événement absolument propre à Turenne. A quoi cela sert-il? Cela sert encore une fois le projet de favoriser la conception de la vie humaine singulière comme ce qu'il est important d'observer d'abord; Rousseau insiste dans la réforme des représentations sur l'impression d'unicité, de singularité, qui doit imprégner Emile; non pas impression d'étrangeté, car il est sensible à tout ce qui est humain, et il apprend de tout comportement humain, mais de particularité pure du caractère, de caractéristiques non répliquables. Le comportement d'un homme est intéressant dans la mesure où il est situé et unique. Emile sera donc influencé, il formera des pré-représentations, mais, cette influence passera par l'exemple casuel, par le regard sur ce qui est et doit rester différent, sur fond de la commune humanité.¹⁵

Ce qui se passe, donc, quand Emile lit, et par ces deux biais c'est la chose suivante: en tant qu'homme sensible aux autres hommes, il apprend à connaître ses pairs, mais surtout il apprend à les considérer, et à se considérer en retour,

comme valant essentiellement par l'ensemble autonome formé par la biographie, descriptible et appréciable pour soi-même.

Toute vie observée inverse ainsi la marche de la socialisation normale et permet de revenir au fonctionnement premier de la représentation sociale: elle permet de refonder l'individu en lui-même, au sein d'une collectivité d'autres individus, décrits pour ce qu'ils sont, dans leur totalité, au lieu de l'introduire dans le jeu des apparences qui le perd.

IV. L'*Emile* comme vie narrée

Enfin, à un second niveau, Rousseau applique cette poétique du récit de vie à son œuvre elle-même.

En effet, l'autre grand usage dans l'*Emile* du biographique comme source de représentations morales saines, c'est le traité d'éducation lui-même, dont le titre quasiment romanesque¹⁶ annonce qu'il est un roman didactique, ou un traité d'éducation incarnée, dans toute sa dimension d'aventure. La forme que Rousseau choisit quand il écrit un traité d'éducation n'est pas celle d'un ensemble de maximes, ou encore d'un traité théorique sur le développement des facultés, et ce n'est pas non plus une collection d'exemples, ni une fable mettant en œuvre des caractères interchangeables: c'est au contraire une vie entière, singulière bien que typique, de la naissance à l'âge de vingt-deux-ans.

On peut remarquer que l'*Emile* comprend diverses scènes qui sont à la limite du roman. Dans ce type de scène, on part d'une application concrète du propos théorique; il s'agit d'une narration qui reste sous le contrôle du gouverneur. En revanche par la suite la narration semble lui échapper et les personnages secondaires s'animent d'une vie autonome: Rousseau raconte maintenant un épisode que son

personnage de gouverneur est en train de vivre vraiment avec son élève, puis en tire une conclusion didactique¹⁷. De tels encarts romanesques sont fréquents; on peut penser qu'ils contribuent à notre propre éducation en faisant d'Emile et de son gouverneur non pas seulement des figures abstraites mais des vies narrées, au même titre que César ou Alexandre, ou Turenne, des exemples vivants dont la vie influence la nôtre par le récit bien plus que par des principes qui ne toucheraient que l'esprit. Leurs particularités individuelles apparemment secondaires sont aussi importantes que le modèle d'éducation qu'ils présentent. Emile et le gouverneur sont typiques et particuliers en même temps, et c'est ce qui fait leur force cognitive. Il est alors logiquement possible de réformer nos représentations sujettes à la violence sociale par l'exemple individuel de cette trajectoire romancée, qui peut devenir pour nous comme un référent constant dans notre propre expérience, et influencer nos propres représentations de l'humanité elle-même.

Conclusion: fabriquer un monde de références nouvelles, condition de l'autonomie et de la communauté; la sortie des jeux de dupes par la force du récit

Nous partions de ce point: comment socialiser, soumettre à des représentations un enfant bien éduqué sans qu'il sombre dans le gouffre des représentations illusoires de la sphère sociale? Rousseau semble y répondre en partie par une acquisition des représentations qui opère d'abord en amont de la confrontation à la vie sociale et qui forme une sorte d'écran à l'égard de ce que générera la sphère sociale elle-même. Cet écran est singulier dans la mesure où il établit des rapports médiés par des narrations avec des individus qui n'existent que sous cette forme totale de la vie

racontée. C'est par l'observation de leur singularité et de leur humanité commune qu'Emile parvient à former des idées adéquates des moeurs humaines comme autant de singularités, comme autant de références qui ne sont pas des modèles, car chacune a son temps et son lieu, et chacune à ses faiblesses, mais qui: 1) l'incitent à porter un regard instruit sur les actions des hommes, sans que le risque ait été couru de corrompre par cette instruction son jugement, ou, 2) l'installent dans une relation de singularité à singularité avec les autres hommes, sans que la relation, et la relation violente de pouvoir, prenne le pas. Le récit de vie devient donc la condition de la sortie de la violence sociale, parce qu'il est la condition de la réinsertion de chacun dans sa véritable nature d'individu, dont la nature commune en même temps que la différence essentielle est connaissable par ses semblables. La question est à présent de savoir si, muni de ces cadres mentaux, Emile peut supporter, voir réformer par son exemple le monde qu'il est sur le point de fréquenter, ou s'il est destiné à s'en retirer.

Pour Rousseau, la violence inhérente à l'usage naturel de la représentation est désamorcée par l'usage éthique des récits de vies; à nous de voir, à présent, si sa tentative peut nous permettre de former d'autres outils poétiques et éthiques, qui peuvent enrichir l'analyse de nos propres usages littéraires, soit que ces derniers y correspondent, soit qu'ils y échappent. Il serait alors temps de se demander quelle influence ont nos propres lectures sur nos représentations, et sur la nature de nos rapports avec les autres.

Notes

¹ On reconnaîtra ici la thématique explorée par Jean Starobinski, dans *Jean-Jacques Rousseau: la Transparence et l'obstacle*.

² Rappelons que l'état de nature ici est le modèle hypothétique proposé par Rousseau dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*: il s'agit de trouver par "méditation" des différences, les qualités premières et fondamentales de l'homme, sous forme d'un récit de genèse de l'humanité. La fiction, le modèle ordonné de Rousseau représente l'individu "originaire" comme un atome, isolé, agissant pour lui-même, et qui n'accède aux relations sociales que secondairement. Voir *Discours sur l'origine de l'inégalité*, partie I, et transition de la partie 2 (la socialisation).

³ Cette idée est développée de multiple fois de façon explicite, dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*, dans un passage sur lequel nous allons revenir, dans l'*Emile*, dans la *Lettre à d'Alembert*, entre autres.

⁴ Les numéros de pages pour *Emile* correspondent à l'édition Gallimard (Folio).

⁵ C'est ce que Rousseau expose dans la première partie du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, et reprend dans le Livre IV de l'*Emile*, dans les maximes de morales; *Première et Deuxième Maxime*, 342-344.

⁶ Que Rousseau appelle "amour de soi," et qui constitue la première des facultés naturelles.

⁷ Cf. *Discours sur l'origine de l'inégalité*, p. 228; cette scène célèbre du chant et de la danse dans la communauté naturelle retrace l'émergence des sentiments d'admiration et de l'amour-propre (fait de se préférer et de vouloir être préféré).

⁸ La métaphore du gouffre qui perd tout ceux qui s'y aventure est fréquente; on la retrouve fréquemment dans *La*

Nouvelle Héloïse.

⁹ *Emile*, p.361: “Je voudrais qu’on choisit tellement les sociétés d’un jeune homme qu’il pensât bien de ceux qui vivent avec lui, et qu’on lui apprit à si bien connaître le monde qu’il pensât mal de tout ce qui s’y fait. Qu’il sache que l’homme est naturellement bon, qu’il le sente, qu’il juge de son prochain par lui-même; mais qu’il voit comment la société déprave et pervertit les hommes, qu’il trouve dans leurs préjugés la source de tous leurs vices; qu’il soit porté à estimer chaque individu, mais qu’il méprise la multitude, qu’il voie que tous les hommes portent à peu près le même masque, mais qu’il sache aussi qu’il y a des visages plus beaux que le masque qui les couvre.”

¹⁰ *Emile*, p.362: “Pour mettre le cœur humain à sa portée sans risquer de gâter le sien, je voudrais lui montrer les hommes de loin...”

¹¹ Pour l’explication du rôle de la conscience dans le jugement, voir *Emile*, “Profession de foi du vicaire savoyard,” p.436.

¹² *Emile*, p. 366: Rousseau fait l’éloge des vies: “J’aimerais mieux la lecture des vies particulières pour commencer l’étude du cœur humain; car alors l’homme a beau se dérober, l’historien le poursuit partout.”

¹³ L’idée de récit “en troisième personne” n’exclut pas les récits techniquement en première personne; ce que nous voulons dire ici, c’est que le récit de vie concerne une personne qui n’est pas directement prise dans une interaction avec le lecteur; le récit en véritable troisième personne est privilégié par Rousseau ici dans la mesure où il offre un référentiel plus neutre, mais non pas exclusif de tout autre; le cas des *Confessions* est celui d’un récit en première personne, qui complique le processus mais en le modifie pas

fondamentalement.

¹⁴ *Poétique*, 6, 1450a 15-30. Aristote expose le fait que la *mimésis* concerne les actions et la vie, et non pas les caractères; le caractère paradigmatique, même replacé dans un cas singulier, est celui des actions qui sont compréhensibles comme un exemple de comportement possible dans un contexte donné.

¹⁵ On pensera ici bien sûr au début des *Confessions*, où Rousseau clame son exemplarité en même temps que sa singularité radicale; c'est le même type de modèle qui nous semble être en jeu ici.

¹⁶ *Emile, ou l'éducation*, fait penser à *Julie, ou la nouvelle Héloïse, Justine, ou les malheurs de la vertu*, etc.; c'est-à-dire à l'alliance classique du caractère romanesque et du principe illustré dans le livre, sans qu'on sache toujours qui a la priorité dans le projet, du roman ou du traité.

¹⁷ Deux des "contes" principaux sont l'épisode du jardinier Robert (pp.166-169), et celui de l'amuseur public (pp.273-276); dans les deux cas, la narration semble se détacher du traité lui-même et suivre un cours romanesque indépendant.

Bibliographie

- Bouchilloux, Hélène. "L'origine du mal chez Rousseau: la perversité de la représentation?" *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg*. Ed. Michèle Cohen-Halimi. Vol. 13 (2002): 225-46.
- Darnton, Robert. "La lecture rousseauiste et un lecteur ordinaire au XVIIIe siècle." in *Pratiques de la lecture*. Paris: Rivages, 1985.

- . "Le courrier des lecteurs de Rousseau: la construction de la sensibilité romantique." in *Le grand Massacre des chats*. 1984. Trans. M. A. Revellat. Paris: Laffont, 1985. 201-34.
- Lévi-Strauss, Claude. "Jean-Jacques Rousseau, fondateur des sciences de l'homme." in *Anthropologie structurale*. Vol.1973, Paris: Pocket, 1996. 45-56.
- Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Ed. Jacques Roger. Paris: Flammarion, 1992.
- . *Emile, ou de l'éducation*. Ed. Charles Wirz. Paris: Gallimard (Folio), 1969.
- . *Œuvres complètes*. 5 vols. Eds. Bernard Gagnebin, Marcel Raymond, et al. Paris: Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade): 1959-95.
- Starobinski, Jean. *Jean-Jacques Rousseau: la Transparence et l'obstacle, suivi de Sept essais sur Rousseau*. Paris: Gallimard (Tel), 1971.
- . *Le remède dans le mal, Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des lumières*. Paris: Gallimard (NRF), 1989.

Violence, Disaster and the Crisis of Representation

Paroles Gelées
UCLA French Studies

Volume 24
Spring 2008

Selected Proceedings from
the Twelfth Annual UCLA Department of
French and Francophone Studies
Graduate Student Conference
October 25 and 26, 2007

Paroles Gelées

UCLA French Studies

*Ce serait le moment de philosopher et de
rechercher si, par hasard, se trouvait ici
l'endroit où de telles paroles dégèlent.*

Rabelais, Le Quart Livre

Selected Proceedings from the
Twelfth Annual UCLA Department of French and Francophone
Studies Graduate Student Conference
"Violence, Disaster and the Crisis of Representation"
October 26-27, 2008

And a Special *In Memoriam* for
Holly Anne Gilbert

Volume 24
Spring 2008

Editor-in-Chief: Robert J. Hudson

Assistant Editor: Trevor Merrill

Editorial Board: Jonathon Allen
Mary Anne Broome
Ruthemma J. Ellison
Nathalie Segéral

Sponsors: UCLA Graduate Student Association; UCLA Center for Student Programming; UCLA Department of French and Francophone Studies; UCLA Department of History, Eugen Weber Chair of Modern European History; UCLA Department of English; UCLA Center for Medieval and Renaissance Studies; and, UCLA School of Theater, Film and Television.

Paroles Gelées was established in 1983 by its founding editor, Kathryn Bailey. The journal is managed and edited by the French Graduate Students Association; fully funded by the UCLA Graduate Students Association; and published annually under the auspices of the UCLA Department of French and Francophone Studies.

Paroles Gelées
Department of French and Francophone Studies
University of California, Los Angeles
212 Royce Hall
Los Angeles, California 90095-1550
frenconf@ucla.edu

Copyright © *Paroles Gelées* 2008 by the Regents of the University of California
ISSN 1094-7294

CONTENTS

| | |
|---|-----|
| Acknowledgements | 1 |
| Introduction | |
| <i>Apocalypse Now(?): Violence and Disaster Revisited</i> | 3 |
| Robert J Hudson and Trevor Merrill, Editors | |
| Selected Presentations | |
| <i>L'extermination comme matière fabuleuse: Les Bienveillantes ou l'art de rendre le nazi fréquentable</i> | 7 |
| Charlotte Lacoste | |
| <i>Magic and Mesmerism in Saint Domingue</i> | 31 |
| Kieran Murphy | |
| <i>Violence sociale et usages de la représentation: le rôle du livre biographique dans l'Emile de Rousseau</i> | 49 |
| Ariane Revel | |
| <i>Du désastre à l'unité: histoire et représentation politique de la Bretagne chez Guillaume de Saint-André</i> | 70 |
| David Dominé-Cohn | |
| <i>The Condition of the "Post-modern" Individual? Sexual competition and modern "Dis-society" in Houellebecq's Extension du domaine de la lutte</i> | 91 |
| Irène Favier | |
| Epilogue | |
| <i>In memoriam: Holly Anne Gilbert</i> | 106 |
| Professor Andrea Loselle, UCLA | |



Albrecht Dürer, *The Revelation of St John: The Four Riders of the Apocalypse*, 1497-98, Woodcut, 39 x 28 cm, Staatliche Kunsthalle, Karlsruhe